

L'exposition Eleni Pattakou, « Paysages industriels » galerie Ories.

Une anthropologie matérielle et poétique de nos paysages industriels

D'emblée l'œuvre est là, qui frappe par sa force, et fascine. Fascination qui provient de ce détour que l'artiste a effectué pour éclairer, par la matérialité de la couleur, les thèmes de ses toiles, à savoir le décor industriel du sud de la ville, avec ses superstructures de métal et d'acier, ses vastes installations où se mêlent ateliers, entrepôts, docks et réservoirs, gares et quais, tours d'usines chimiques, torchères, paysages à la matérialité figée mais que des reflets sur les plans d'eau, ou les bords de fleuve irisent et viennent souvent animer. Dans un cadrage frontal les toiles structurées par des diagonales, des verticales, des lignes fuyantes, semblent exclure toute présence humaine, même si nous savons que ce sont bien nos démiurges contemporains qui ont édifié ces paysages saturés, en apparence délaissés.

Le détour, qui est vraiment la marque et la signature d'Eleni Pattakou, est celui de la coloriste qui utilise une palette expressionniste, mais sans la vision pessimiste, toute en contrastes délicats ou tranchés, en intensité et en dépouillement le figuratif tendant parfois vers l'abstraction. C'est également la marque de l'architecte qui joint à l'art de la composition une construction rigoureuse et mouvante à la fois de cet univers où abondent les formes géométriques, plans et volumes liés, mais qu'allègent souvent des volutes de vapeur ou que le ciel détache et capte dans des nuances de soleil couchant tout autant que de grisaille. Eclats et lueurs, ombres et scintillements, embrasements et masses fuligineuses circulent dans des perspectives d'aplats disposés comme si la couleur commandait le geste et guidait la vision poétique qu'il tente de saisir.

Le regard de l'artiste, à l'exception d'une vue du port du Pirée, hommage et rappel de ses origines grecques, s'est arrêté dans cet environnement, qu'elle avait à portée et qui l'inspire depuis plus de 17 ans. Ces lieux, entre le port Edouard Herriot et Givors, entre Pierre Bénite et Feyzin sont ceux que nous traversons habituellement en les ignorant, tant ils semblent associés et par expérience ils le sont, à la pollution, au bruit et aux odeurs méphitiques, à une inquiétante dureté. Mais en les observant et en les contemplant, travaillant soit à partir de photos en noir et blanc, soit en ravivant l'émotion in vivo elle en change la perception et les associe désormais à une forme de la beauté, non pas immédiate mais transfigurée par la captation d'une lumière, au-delà de leur réalisme, ou plutôt inscrite en eux et que seule la toile en accord avec la liberté d'un instantané est capable de faire sourdre. Elle nous invite à regarder : Il y a de la rouille, du délabrement, de l'abandon, en particulier dans ces ateliers où ne restent que des machines définitivement arrêtées, des murs aveugles, des chemins enserrés par des grillages qui semblent ne conduire que vers des zones vides ou des culs de sac, mais aussi, images sereines, des cargos ou des péniches aux lignes pures, captées au fil de l'eau et qui autorisent des palettes plus douces, car l'eau est toujours source de rêverie... et l'imagination réinvente souvent ces ambiances comme dans les deux toiles intitulées « Le Blanc » et « La nouvelle usine ».

Ces lieux ne sont donc pas inertes. Ils sont comme un corps drainé par toute une activité, une circulation, que l'on devine illustrée et suggérée par des lignes de chemin de fer, portant d'impressionnants wagons de marchandises qui dégagent dans leur fuite, une inquiétante et métallique puissance serpentine. Et toujours, planant au-dessus ou dans les interstices de ces scènes il y a la troublante beauté d'un ciel, même chargé de noires nuées que l'on pressent en marche, d'incroyables rougeoiements sur lesquels se détachent les hautes et fragiles cheminées, les pylônes électriques, les fumeroles des complexes chimiques saisis dans une semi pénombre, un voile de brouillard.. Et parfois peuvent surgir, dans un cadrage rapproché, la moire d'un repli du décor le plus banal, un pan de mur que la touche du pinceau est venue lustrer, le miroitement irisé d'une tuyauterie, l'ombre impressionniste et flottante dans un atelier déserté, comme celui des établissements Venivov à Vénissieux où l'artiste avait installé son chevalet.

Seule une petite partie des toiles industrielles est ici présentée, mais elles sont éloquentes et confèrent une grande unité au travail de l'artiste basé sur la mémoire des lieux intimement parcourus. Cette moisson de paysages et de couleurs est nourrie de sentiments et d'un lyrisme immédiat qui confèrent à l'ensemble de l'exposition son atmosphère si singulière. Celle-ci palpite dans un champ de tensions jamais assouvies grâce à un regard-loupe qui rend sensible le perceptif et nous montre ce que l'on ne regarde pas. Ne s'étant guère éloignée du lieu où elle vit et travaille, Eleni Pattakou met en mouvement, en se l'appropriant, l'univers qui l'entoure, physiquement et géographiquement ancré, aujourd'hui magnifié dans ses toiles.

On ne peut que se laisser envahir par une telle rencontre, une telle vision, véritable libération de l'espace peint, servie par une maîtrise souveraine de l'inspiration et de la narration de la réalité jusqu'ici négligée, de l'histoire industrielle de notre ville, revisitée par un total plaisir esthétique.

Frédéric Port-Levet